

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

J. E. DELAQUIS

Joseph Berthier : étudiant modèle,
partie II

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1939, tome 38, p. 217-226

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Joseph Berthier: étudiant modèle*

Au Collège de La Roche

Quant aux *résultats*, outre 6 prix pour les différentes branches d'enseignement, le prix d'honneur, — fait extrêmement intéressant, — lui fut attribué au double suffrage des professeurs et des élèves. Ceux-ci donnèrent même 16 voix à Berthier, et 8, 6, 2, à ses concurrents ; tandis que les professeurs ne retinrent qu'un seul des 4 concurrents. En toutes ces distinctions, il tient le premier rang sur ses pairs. De même à l'examen d'honneur qui se passait devant l'évêque du diocèse, et auquel étaient appelés ceux-là seulement qui avaient remporté des notes de choix pour l'examen ordinaire. Cette suprême épreuve portait sur tout le programme de l'année.

En me faisant visiter la vieille église de son baptême, — petite église séparée du village par une profonde échancrure, à l'ombre de laquelle, blotti entre ses murs et la montagne, se tient humblement le presbytère où le studieux enfant prenait son frugal déjeuner, après avoir servi la sainte messe, — il m'a raconté ses matinées de vacances. C'étaient de longues heures, tout près de l'église, dans l'herbe, au bord de l'escarpement qui porte l'église ;

* Cf. *Echos* de juin-juillet 1939.

près des buissons de noisetiers, dont les jours donnaient vue sur le ciel et les Alpes. Au bas, sur la rive, l'Abbaye de Talloires que les moines habitèrent plus de 700 ans. En face, au-delà des flots bleu sombre, St-Jorioz, antique retraite du compagnon de S. Germain. Là, le profil du Grand Semnoz, élevant dans l'azur ses fastueux rochers, voisins d'autres géants de pierre, dressés sur la rive. A droite, l'admirable échappée sur le château de Menthon, où naquit S. Bernard qui sanctifia le silence de ces solitudes. Au-dessous, creusée dans le roc, la grotte visitée par S. François de Sales, où S. Germain se retirait durant le jour, en ses dernières années. En ce réduit, S. François de Sales aurait voulu venir demeurer, frappé du charme religieux de ce site. « Là, les pensées descendraient et pleuvraient, drues et menues, disait-il, ainsi que les neiges y tombent en hiver. »

Dans cette retraite si favorable, notre étudiant dévorait ses classiques, répétant, allant de l'avant pour le programme de l'année suivante, car déjà son esprit synthétique, tel un aigle sur ses rochers explorant l'horizon, aimait à faire le tour des choses qu'il étudiait.

En 1863-64, il fut condisciple du grand-père de M. Camille Chautemps. Berthier était entré en 4^e classe. L'année précédente, au deuxième trimestre, il avait passé de la 7^e classe en 6^e. Il lui fallut donc pour sauter la 5^e, s'imposer de laborieuses vacances. Mais, loin de regimber au travail, il y bondissait. Néanmoins, les places obtenues révèlent qu'il eut à « ramer » dur pour se maintenir à flot dans cette 4^e improvisée. S'il arrive premier pour le thème latin au 3^e trimestre, il y était douzième au trimestre précédent. En version latine, il oscille plus encore, tombant du 9^e au 16^e rang et se rétablissant au 5^e. Il passe en 3^e l'année suivante, et cette fois reparaît au premier rang, qu'il partage quelquefois avec son ami Bunaz, — le futur chancelier de l'Evêché d'Annecy, — pour le prix d'honneur, le thème latin et la version grecque.

A côté des branches d'enseignement, certaines rubriques, relevant plutôt de l'éducation, sollicitent aussi les efforts de l'élève : conduite, travail, régularité, politesse. Leurs notes hebdomadaires, serrant de plus près la conscience de l'élève, sont intéressantes à consulter : en les rapprochant des notes « d'excellence » elles font figure de contrôle.

Un élève habile peut, à la rigueur, « s'arranger » pour obtenir un succès aux diverses branches de classe, et passer ses examens sans se donner beaucoup de peine et malgré, peut-être, une petite vie par trop libre. Ce sera tout de même l'exception. Mais quand les deux séries de notes concordent en bien, on doit se déclarer en présence d'un très bon élève. C'est le cas pour M. Berthier : conduite, travail, régularité et politesse, attestent par leurs notes toujours élevées, la constance d'un effort total durant ces années de collège.

Les notes étaient lues par le Directeur, en ce temps le chanoine Grobel, qui savait, suivant le cas, les assaisonner d'encouragements ou de salutaires réflexions, parfois assez piquantes... Un jour il apostropha un paresseux. « Ah ! fit-il en jouant sur son nom, qui nous décrottera cet indécrottable Crottet ! » (L'élève portait un nom se rapprochant quelque peu de Crottet.)

Sur Joseph Berthier aucune remarque dans le Registre du Directeur. Le jour de son arrivée, M. Grobel y nota cependant cette impression : « Bonne figure ! ». Pronostic bien fondé, admirablement justifié par la suite. M. Grobel savait lire dans le visage d'un enfant.

Son baccalauréat fit sensation. Longtemps après, on en parlait encore au Petit-Séminaire de La Roche.

Je ne le connaissais que de réputation, nous dit M. l'abbé Chométy. Le nom de l'élève Berthier y était redit comme un de ceux qui ont illustré cette maison. On racontait comment il passa ses examens de baccalauréat - es lettres et es sciences, tous deux avec la note *très bien* - non sans surprendre quelque peu les supérieurs et les professeurs du Collège. Car, seul, sans répétiteur aucun en vue du baccalauréat, il avait passé cet examen.

A nous-même qui écrivons ces lignes, le P. Berthier avait cité, entre autres, que, pour l'examen écrit de physique, les candidats eurent le choix entre un sujet imposé et une dissertation laissée à leur libre initiative. Cette seconde manière répondait mieux à son tempérament. Il imagina : *Une leçon de physique dans un verre d'eau sucrée*, — et il fit sous ce titre un exposé qui intéressa beaucoup ses examinateurs.

Bien avant la fin de l'année scolaire, il avait dû pour cause de santé quitter le Collège. C'est pourquoi son succès provoqua l'étonnement général. Mais il n'avait pas fini

de saisir l'attention de son public, et il faut s'en réjouir, car l'audace légitime est rarement au service du bien. Le courageux bachelier commença par fonder un journal dont nous n'avons pu encore retrouver le titre. Cette feuille promise à un éclatant avenir dura peu, parce que son fondateur et rédacteur allait bientôt renoncer au monde. Il cherchait sa voie, car il se sentait taillé pour de multiples et nobles activités. Il savait, en tout cas, tenir une plume. Le talent dès longtemps découvert, s'était largement fécondé aux efforts d'une volonté studieuse, impatiente de tout comprendre, et déjà presque mûri aux exercices d'imitation en classe. Grâce à l'extrême obligeance de M. le chanoine Rochon, Directeur de l'Ecole secondaire libre de La Roche, qui nous en a offert la copie, nous possédons plusieurs de ces œuvres de collège, dues à la plume du brillant lauréat.

Le P. Berthier a gardé de ses maîtres le plus reconnaissant des souvenirs. De l'un d'eux, en particulier, qui avait eu sur son âme une salutaire influence, éclairant son esprit et portant son cœur au bien, il a publié quelques pages, richement instructives et bien réconfortantes pour les maîtres qui se dévouent à l'enseignement. Il s'agit de M. l'abbé Pinget, adonné d'abord au ministère paroissial, et qui fut ensuite son professeur de rhétorique.

D'abord vicaire à Argentières où il passa 3 ans et demi, faisant le bien avec succès, il fut transféré à St-Germain sur Talloires, pour y aider le digne curé, M. Bouvet. Il travailla 2 ans et demi dans cette paroisse. Après 40 ans déjà écoulés, il nous apparaît encore à nous qui l'avons connu, comme un modèle de bon prêtre. Il nous souvient encore de ses instructions dominicales qui résumaient ordinairement les catéchismes de la semaine, et pendant lesquelles il interrogeait encore les enfants, et au besoin les parents : méthode parfaite qui donnait des résultats merveilleux pour l'instruction des fidèles.

Bientôt il dut quitter cet humble champ d'activité : Mgr Magnin son évêque, homme de savante et sainte mémoire, le nomma professeur de rhétorique à La Roche. Il n'avait, disait-il, personne que lui pour remplir ces fonctions.

M. Pinget se livra tout entier à son labeur nouveau. C'est lui en particulier qui fut chargé de préparer les jeunes gens au baccalauréat. L'une de ses préoccupations était d'évoquer et d'encourager les vocations sacerdotales, et en particulier celui qui écrit ces lignes lui doit de s'être décidé à commencer ses études secondaires dans ce but. Le professeur aimait beaucoup l'enseignement, et il y aurait consacré sa vie entière si, après 7 années de travail, il n'avait été menacé de perdre la vue. Son

évêque le nomma alors curé d'Esserts. Il mourut pieusement, regretté et aimé de tous à Arenthon, dont il était devenu curé depuis quelques années.

M. l'abbé Vicquéry nous dit avec raison que cette vie peut se résumer en deux mots : « devoir et dévouement ».

Le devoir et le dévouement fondus ensemble, c'est la sainteté, ajoute le P. Berthier, et il conclut ainsi : Pour celui qui écrit cette humble notice, il est heureux de déposer sur la tombe de M. Pinget, comme témoignage de la plus profonde vénération et gratitude, une édition nouvelle de la vie de S. Germain et les quelques lignes qui précèdent.

Des condisciples de Joseph Berthier au Petit-Séminaire de La Roche, plusieurs ont tracé eux aussi un lumineux sillage. Tous participent à une tonalité d'âme vraiment supérieure. L'un d'eux, le chanoine Jules Gavard, dirigea, de 1881 à 1917, le Petit-Séminaire où il entra comme élève en 1863, en classe de 4^e, celle de Berthier. Quelle émulation dut exister entre ces deux esprits qui bien vite durent se reconnaître et s'affronter en ces luttes d'écoliers, préparatoires aux combats de la vie ! En physique, Berthier déjà parti, Gavard remportait tous les prix. M. le chanoine Rochon, à qui nous devons ces précieux renseignements, écrit en nous adressant sa biographie de M. Gavard : « Les succès du jeune Berthier furent couronnés par le baccalauréat : diplôme relativement rare à cette époque. »

Cette fraternité d'âme devait parfois conduire leur zèle sur les mêmes champs d'apostolat. C'est ainsi qu'en 1896 St-Maurice reçoit en ses murs M. Gavard pour y adresser aux pèlerins ses courageux sermons. M. Gavard est mort sur la brèche en 1917, sept ans avant son camarade, le P. Berthier.

L'influence de M. Grobel fut décisive sur cette ardente jeunesse, car elle s'exerça aux années d'élection dans la formation d'un jeune homme. M. Rochon, dans son livre, *Un siècle d'histoire au Petit-Séminaire de la Roche*, publie cette déclaration de M. Gavard :

Il fallait à La Roche, après l'annexion, un homme capable de donner un sursaut de vie à son petit séminaire menacé de disparaître, comme son antique collège royal de Palin-Château. Cet homme providentiel fut M. l'abbé Grobel, ouvrier de l'enseignement dès la première heure, à Bonneville, à Annecy ; orateur, écrivain, éducateur déjà remarquable, publiciste connu et fort goûté. M. Grobel fut réellement le second fondateur de la maison. Si, en 1807, l'œuvre créée par le prévôt de Thiollaz, avait produit sous MM. Pasquier et Délétraz de si beaux résultats, il

fallait à des temps nouveaux des méthodes nouvelles, et donner à la vieille maison une vie adaptée aux programmes universitaires français ; mais surtout il était nécessaire de resserrer la discipline qui vraiment s'était étrangement relâchée. On avait besoin d'un maître, sachant s'affirmer avec une autorité qui jamais ne faiblît, un cœur que rien ne refroidît. C'est ce qui fut compris enfin à Annecy, lorsqu'on envoya, le 15 août 1860, le vaillant abbé Grobel. On lui confiait une charge, mais elle fut acceptée avec courage et le désir d'aboutir coûte que coûte. Il se mit à l'œuvre immédiatement, choisit ses professeurs, imposa ses méthodes, et élabora un règlement qui, aujourd'hui encore, après soixante-dix ans, est aussi robuste que n'importe quelle constitution politique. Grâce à lui, La Roche n'a jamais cessé de fournir au diocèse d'innombrables légions de séminaristes, et de produire des bacheliers. Et quand, le 5 août 1865, le chanoine Grobel se coucha dans la tombe, à 45 ans, on pouvait dire qu'il avait bien mérité de son Dieu, de l'Eglise et du diocèse d'Annecy.

Parmi les qualités exquisées développées chez ses élèves par cet éducateur hors ligne, il faut mentionner le goût de la littérature.

Heureusement, on a gardé au Collège de La Roche un choix de ces productions littéraires des jeunes talents qui s'y étaient formés, ainsi que les notes de classe ; à la différence de ces régimes qui, confondant l'ordre avec le vide, n'ont rien de plus empressé que de faire disparaître tout vestige des générations précédentes, comme si le monde commençait à eux.

En cette Maison, l'élite des hautes classes formait donc « L'Académie ». Les immortels de cet aréopage présentaient des dissertations réunies en volumes chaque année ; elles portaient le nom belliqueux de *Concertationes*. Celles dont nous avons parlé sont inscrites au cahier d'honneur de la classe d'humanités en 1866. Joseph Berthier avait 18 ans. Parmi les essais littéraires de cet étudiant modèle, citons *La Tempête apaisée*, pièce juvénile en 40 vers latins, dignes d'un Ovide. Un autre, analogue par le nombre et la tenue des alexandrins, célèbre les louanges de la *Bénite Fontaine*, sanctuaire élevé à la Très Sainte Vierge, à proximité de La Roche. *Lendemain de Tempête*, description en prose, marque par ses éléments fort bien agencés, et choisis. Certain *Mois de Marie*, exhortation dument motivée, révèle chez le jeune auteur une solide dévotion à la Reine des Cieux. Ceux qui, 25 ans plus tard, à Fribourg, eurent la bonne fortune de l'entendre, devenu moine et professeur à l'Université, assurer

à lui seul, 14 ans de suite, l'exercice quotidien du mois de mai en l'église St-Michel, retrouveraient en germe, dans ces pages du prédicateur en herbe, le talent rare, la conviction profonde, la foi vivante, qui inspirèrent toujours son apostolique parole. Dans *Cultor et Viator*, dialogue de 97 vers latins, un paysan conte sa peine à un voyageur : la guerre lui a pris son fils. Ce travail, d'après un distingué latiniste, « dénote beaucoup de facilité : certains de ces vers, dit-il, sont très bien frappés et rappellent, pour le second hémistiche surtout, la coupe des vers de Virgile ».

Au Collège Ste-Marie de La Roche, Joseph Berthier faisait partie de la Congrégation de la Très Sainte Vierge. Comme S. François de Sales, son devancier au XVI^e siècle. Il y fut même conseiller ou assistant, indice certain que l'un des secrets de cette âme généreuse, de ses succès, de sa puissance de travail, résida dès ses plus jeunes années, dans une ardente piété envers la Reine qu'on n'appelle pas en vain « Siègne de la Sagesse » et « Mère du Bon Conseil ».

Cher et noble Collège de La Roche ! Avec quelle affection émue le P. Berthier nous en parlait ! Avec quel sentiment profond il évoquait dans leur cadre inoubliable ses chers condisciples, ses maîtres vénérés, et surtout la magnifique figure de M. Grobel. A ces souvenirs, dont il contenait avec peine l'émotion, on sentait revivre en lui toute sa jeunesse laborieuse d'étudiant, avec tous ses espoirs qu'on devinait immenses, — et qui se sont réalisés.

A son pays, ses chères montagnes, sa famille, le P. Berthier a rendu aussi, et combien de fois, l'hommage spontané de son cœur. « Heureux celui qui est né à la campagne et de parents cultivateurs », déclare-t-il en mainte circonstance. Dans un bref et magistral article, *Adam et Eve paysans et cultivateurs*, il fait le plaidoyer irréfutable et l'apologie totale de la vie à la campagne. De même pour sa patrie, lorsque, ayant admiré les sites les plus merveilleux du monde, et contemplant une image de sa chère Savoie, il dira avec admiration et tendresse : « Mon pays est le plus beau ! »

Nous avons parlé des relations de collège de Joseph Berthier. Son principal ami était Eugène Carry, devenu Vicaire général de Genève, chanoine honoraire de St-Maurice, conférencier distingué du Cercle St-Germain

à Genève. A ce rapprochement il y avait deux motifs : leurs affinités intellectuelles, et le fait qu'une sœur du P. Berthier habita quelque temps, au titre de l'amitié, chez Mme Carry, mère d'Eugène et de François, afin de la seconder dans ses occupations, et lui tenir compagnie, étant considérée elle-même comme faisant partie de la famille.

Mgr Ruche nous donne encore une indication fort précieuse, qui corrobore celle que nous avons par ailleurs sur la date à laquelle Joseph Berthier quitta le Petit-Séminaire de La Roche. A la fin de l'année scolaire 1868, nous dit-il, Berthier quitta le Petit-Séminaire, et n'y revint pas.

Après le Collège de La Roche

En parlant de La jeunesse studieuse du P. Berthier, il n'est pas hors de propos de se demander ce que devint le sympathique « Académicien » de La Roche, ses études classiques terminées.

Le début de la plus belle vocation était suffisamment développé dans son cœur, et il entra au Grand-Séminaire de Fribourg, en octobre 1868, suivant l'indication de M. le Dr Marmier. Il venait de Carouge où « était installée sa famille », — c'est-à-dire celle de sa sœur mariée à Carouge. Il se destinait à être prêtre du clergé séculier. Il fut un brillant élève, dont Mgr Fragnière, son professeur, aimait à dire l'assiduité, à ce point que la Bibliothèque du Clergé était connue à fond par l'abbé Berthier. Il dut rester 2 ans au Grand-Séminaire de Fribourg, et n'eut pas le temps d'y recevoir aucun Ordre, car la déclaration de guerre vint brusquement changer son orientation.

Retourné à Annecy, il y fait, nous l'avons dit, ses premières armes de publiciste. A 22 ou 23 ans, ardemment mêlé à la politique, car il aimait son pays, il travailla de toutes ses forces à préparer des élections, ou un mouvement en vue d'un régime devant lui assurer le relèvement et la prospérité matérielle et religieuse. Dans ce but il lança un appel de plus de 100 pages, intitulé : *Le Roi très chrétien*. En ce factum il dresse le procès en règle de l'Empire, de la Révolution et de tous les régimes qui avaient succédé à la Royauté déchue, et il proclame chaleureusement

la candidature de Henri V, Comte de Chambord. Au moment où la France allait devoir se prononcer sur sa nouvelle constitution et choisir un régime, ce jeune patriote se déclarait nettement pour le retour à la royauté. Résolument, en bon légitimiste, il se mettait aux côtés du Comte de Chambord.

Par ses nombreuses citations, cet ouvrage accuse une abondante lecture « des anciens et des modernes », parmi les auteurs les plus sérieux, Bossuet, Joseph de Maistre, et, avant tout, la Sainte Ecriture. Il y a des pages splendides sur la patrie et sur le mérite des rois de France qui firent « la Fille aînée de l'Eglise ». Il y a aussi beaucoup de réflexions personnelles, et les conclusions du jeune auteur sont solidement étayées sur l'histoire de son pays qu'il connaît parfaitement. Dialectique absolument serrée, incisive.

Vers cette époque paraissait à Annecy, à la même librairie, *Le Comte de Chambord*, que nous ne sommes pas loin d'attribuer à la même plume ardente et combative. Cette notice est écrite « Par un montagnard », lit-on sur la couverture.

Il lança également un journal, sans doute pour soutenir la même cause. Une autre publication, *Pie IX*, vibrante d'amour catholique et patriotique, contemporaine du *Roi très chrétien*, et signée « M. B. de la Pierre », est certainement du P. Berthier. Ces deux œuvres nous ont été offertes par M. Ritz, Président de l'Académie Florimontane, et par M. Serand, Directeur de la Bibliothèque d'Annecy.

Toutefois, malgré la vigueur de ses raisonnements, — et à cause de l'extrême documentation de cette logique qui se meut si aisément à travers les noms et les dates, — nous ne croyons pas que seules les lectures avaient influencé et guidé son esprit. Il s'était déjà, ce jeune homme, acquis de hautes relations. La comtesse de Viry a cité avec quelle estime et affection il était reçu par sa famille et particulièrement son père, le comte de Menthon, propriétaire du château où habita S. Bernard. Une intelligence claire et profonde, animée d'un grand cœur, et accompagnée de resplendissantes qualités extérieures de parole et d'allure, ne pouvait rester sans rayonner, d'autant plus qu'elle portait tout un projet d'organisation pour la société.

D'ailleurs, chez un cœur bien né « la valeur n'attend pas le nombre des années ». Ce cœur savait comprendre

et adoucir les détresses humaines. Il apparut aussitôt ce qu'il serait un jour : enrichi particulièrement par l'Esprit Consolateur, le Divin Paraclet. Sur une image qu'il nous a laissée et qui date de cette époque lointaine, une mère de famille a écrit cet accent de reconnaissance : « Merci, ô mon Dieu, de nous l'avoir donné pour consolateur. »

Cette qualité irrésistible, unie à l'intelligence, devait lui ouvrir bien des portes. N'a-t-il pas dit lui-même : « La bonté triomphe de tout » ?

A ses loisirs, notre ex-séminariste travaillait encore sur un autre plan. Il traduisait *Le Triomphe de la Croix* de Savonarole. Où avait-il découvert ce livre ? Sans doute y avait-il quelque parenté entre ces deux âmes. L'austérité apostolique du grand moine, sa fougue éloquente, devaient le captiver. Est-il téméraire de penser que sa personnalité, son caractère, son génie, exercèrent une influence peut-être décisive sur la vocation dominicaine du P. Berthier ? Cet ouvrage, qui est comme un abrégé de la Somme de S. Thomas contre les Gentils, se rapportait bien aux doctrines, aux idées, qu'il avait pratiquées « à temps perdu », durant ses loisirs de collègue, en feuilletant la Somme théologique.

Le distingué traducteur avait déjà, au titre de l'amitié la plus haute, une précieuse secrétaire. Toute la traduction du *Triomphe de la Croix*, est écrite de la main de Mlle Werner, jeune Alsacienne, douée d'exceptionnelles qualités d'intelligence et de cœur. Comme lui elle enseignait dans l'intéressante et nombreuse famille du Docteur Cailles à Annecy. Une affection toute spirituelle, une pensée commune absorbée dans la pensée de Dieu, allaient unir leur idéal et leurs efforts sous la blanche livrée des enfants de S. Dominique.

Imaginer que la vie d'études de Joseph Berthier était achevée, serait une erreur. Elle avait simplement commencé, et continuait à s'organiser par la pénétration extrêmement complexe des hommes et des choses. Car, pour cet observateur génial, toute réalité sensible était un signe qu'il fallait savoir lire ; et par ailleurs rien ne se perdait de ses acquisitions incessantes. Cette étude, magistrale, irait, désormais, jusqu'aux dernières heures de sa vie, s'amplifiant sans jamais s'arrêter, dans toutes les directions profondes qui s'orientent de l'homme pour monter jusqu'à Dieu.

J. E. DELAQUIS, O. P.